

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Deux âmes sans espoir

Yashpal

Volume 32, numéro 3 (189), juin 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31903ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yashpal (1990). Deux âmes sans espoir. *Liberté*, 32(3), 50–56.

YASHPAL

DEUX ÂMES SANS ESPOIR

Vous baissez la tête quand vous traversez des lieux comme le Tibbi Bazar à Lahore, le Dalmandi à Bénarès et Chawri Bazar à Delhi. Vous fronchez votre nez avec dégoût. Moi, ça ne me gêne pas. Pourquoi? Écoutez-bien...

Vous ne me croirez peut-être pas, pourtant c'est la vérité... Je n'avais pas avalé un seul grain de riz depuis plus de quatre jours. A chaque pas je chancelais. Des vagues obscures se levaient et retombaient devant mes yeux. J'étais étourdi. J'avais l'impression que ma tête allait éclater de douleur. La nausée m'avait envahi. Je vomissais. Mais qu'y avait-il dans mon estomac? De l'eau, seulement de l'eau. J'allais d'un pyau¹ à un autre et je buvais afin d'éteindre le feu qui me dévorait les entrailles. En vain; je n'en gardais pas une seule gorgée. Dans une ruelle, je m'étais assis sur le bord du drain de l'égout, j'avais le cœur dans la bouche. Je pris ma tête entre mes mains. Certains passants s'arrêtaient pour me demander ce qui n'allait pas. Les autres se détournaient et s'éloignaient rapidement. La vision que j'offrais et l'odeur que je dégageais offensaient leur délicate sensibilité. Ils se couvraient le nez d'un mouchoir et crachaient sur le côté en pressant le pas.

J'avais passé la première nuit sur un banc près de la gare, dans un jardin... Comment s'appelle-t-il?... Ah oui! Le

1. kiosque où l'on offre de l'eau aux passants.

jardin Victoria. La seconde, sur les rives de la Yamuna. Déjà le troisième soir, ma tête me torturait, mes idées devenaient confuses et mes jambes n'avaient plus la force de me porter. J'ignore ce que je cherchais, quel espoir aveugle me guidait. Je me retrouvai près de la grande mosquée, le Jama Masjid. Non loin de là, en bordure du Champ de Parade, des hommes se préparaient à passer la nuit sur le pavé. Il ne manquait pas d'espace, pourtant ils se disputaient les places pendant qu'un fakir psalmodiait sans relâche en pinçant l'unique corde de son iktara².

J'avais l'impression d'avoir trouvé un asile. J'oubliai la honte qui m'avait poussé, les nuits précédentes, à me chercher un endroit pour dormir seul. Je m'étendis sur le côté, près de ces gens. Oh! Comment un homme peut-il changer autant en si peu de temps?

Qu'allait-il m'arriver?... Qui informerait ma famille? Ces pensées me hantaient depuis trois jours et deux nuits. Quand j'étais fatigué de penser, j'écoutais la conversation des hommes étendus non loin de moi. Au quatrième jour, je me demandai: «À quoi bon cette vanité? Des centaines de gens tendent la main pour mendier. Pourquoi ne le ferais-pas moi aussi?» Comme le Destin m'avait dépossédé de tout mon avoir, je lui abandonnai la fierté qu'il me restait.

Chaque fois que je m'approchais de quelqu'un, ma langue devenait comme de la pierre et j'étais incapable de prononcer un seul mot: «Est-ce que cette personne comprendra mon histoire?» me demandais-je. Dans mon enfance, j'avais appris à ne jamais rien demander à qui que ce soit, sauf à ma mère. Elle m'avait toujours dit: «Mon fils, n'accepte jamais la charité.» Je découvrais qu'elle avait parlé avec la fierté d'un estomac plein.

2. instrument à une seule corde.

Plusieurs fois je retournai à la station comme si la gare était la porte d'entrée pour retourner chez moi. Mais j'avais perdu l'unique clé de cette porte, l'argent. J'errais donc sans abri.

De la gare, je me rendis à Fatehpuri. Tout le monde sait quelle foule on y trouve le soir! Je me laissais porter par le flot humain. Je ne sais comment, mais une force m'attirait sans cesse près des marchands de puri-parathe. Je dévorais du regard les montagnes de pains frits et rêvais de les avaler d'une seule bouchée. Auparavant, passant près d'un vendeur de kebab, j'aurais couvert mon nez avec dégoût, mais j'étais si affamé que l'odeur de la viande grillée me mettait l'eau à la bouche. Famélique, je contemplais les restants de repas abandonnés dans les feuilles de bananiers sur lesquelles ils avaient été servis. Mes mains se tendaient vers la nourriture, mais les vêtements que je portais me donnaient toujours un air respectable. À l'intérieur de moi toute fierté avait disparu, mais les apparences demeuraient intactes.

La faim est diabolique. Elle rappelle à l'ordre même les éléphants et les lions. Quelles sont les limites de l'endurance humaine? Dans une ruelle, je vis une dévote hindoue nourrir un buffle avec des rotis³. Je mordis mes lèvres pour ne pas pleurer devant ce pain perdu.

M'appuyant contre les murs, j'errais sans but. Mes pieds m'entraînaient où bon leur semblait d'aller. J'arrivai ainsi à Hauz Kazi. Si j'avais eu toute ma tête, j'aurais fui cet endroit sans lever les yeux. Bien au contraire, je commençai à serpenter dans les ruelles, regardant partout autour de moi. Pourquoi hésiter? J'étais dépourvu de tout sens, de tout jugement et de toute émotion.

La rue qui mène du théâtre Roshan à la porte Ajmeri est bordée de boutiques minables au-dessus desquelles,

3. pains sans levain.

dans de petites pièces terreuses aux stores de bambou brisés, logent les prostituées des pauvres. Et moi, je rôdais dans ce coin!

Les médecins, les avocats et les marchands se répartissent en classes supérieures et inférieures. Il existe aussi différentes classes de prostituées. L'une d'elles est installée au-dessus des boutiques de Chawri Bazar. Les balcons y sont garnis de guirlandes de fleurs. Des rideaux de perles de verre multicolores dissimulent des salles où des lustres de cristal resplendissent grâce à la magie de la lumière électrique. Les parfums tels que le khas et le henné embaument le marché. Dans chaque pièce résonne la musique ondulante des tablas, des belas et des sarangis⁴, que rythment en dansant les pieds garnis de clochettes. Cette harmonie n'est rompue que par les éclats de rires.

Une autre classe de prostituées loge près du théâtre Roshan. Là, des lanternes noircies par la suie sont suspendues à l'avant-toit et éclairent faiblement les murs sombres. Comme des lézards prêts à saisir les phalènes attirés par la lumière, les prostituées assises, le visage fardé de poudre blanche, attendent d'éventuels clients. Ici et là, une lampe au kérosène vomit une fumée épaisse et noire; à côté, un visage affamé, désespéré, des yeux fixes et vides qui attendent.

Je traînais mes pieds pour avancer. Pour ne pas tomber, je m'arrêtais et je plaçais mes mains au creux de mes reins et me penchais vers l'arrière en regardant autour. Tout à coup, j'eus l'impression que l'on me faisait signe et que l'on s'agitait au-dessus de moi. Je levai les yeux et je vis plusieurs prostituées qui, de chaque côté de la rue, m'interpellaient. C'était la première fois depuis quatre jours que l'on me manifestait le moindre intérêt.

4. tablas: petits tambours; belas et sarangis: instruments qui ressemblent au violon.

Je demandai à la plus proche de moi, à ma droite:

— Qu'est-ce que vous voulez?

Elle me répondit précipitamment:

— N'importe quoi, ce que vous désirez donner.

«Donner». À ce seul mot, mon intérêt disparut mais pas le sien. Au bord des larmes, elle s'écria:

— Oh! Pour l'amour de Dieu, montez, montez!

Tenaillé par la faim pendant quatre jours, un homme perd tout discernement et oublie jusqu'à sa propre identité. En réponse à son appel, je montai machinalement l'escalier. Mes jambes tremblaient et je devais m'appuyer sur les murs pour ne pas tomber. Même à ce moment, je ne me posais aucune question et je montais l'escalier.

Ses cheveux étaient coiffés mais ses vêtements ne différaient pas de ceux des gens qui dorment au Champ de Parade. Une natte et un pot de terre meublaient pauvrement l'alcôve minable. Devant mon regard interrogateur, elle implora:

— Au nom de Dieu, donnez-moi quelque chose. Ce que vous voulez! Je suis mourante. Je suis ici depuis quatre jours. Je jure devant Dieu que je n'ai encore rien mangé.

J'ignore pourquoi, mais je lui demandai comment elle était arrivée ici. Sa misère sautait aux yeux. En larmes, elle me raconta que son mari l'avait battue puis quittée pour une autre femme. Restée seule, elle avait pleuré pendant trois jours sans rien avaler. Une entremetteuse était venue la reconforter et l'avait menée jusqu'ici.

— Quoi que je gagne, je partage: moitié-moitié. C'est mon Destin... Aucun homme n'est venu pour moi. Je meurs de faim. Ce soir, quand elle a allumé la lampe de kérosène, elle m'a encouragée: «Les clients vont venir».

Je ne sais pas pourquoi, mais je ne ressentis aucun mépris pour cette femme assise qui m'offrait son corps. Peut-être que mon sens du bien et du mal avait disparu, ou bien le feu de ma propre faim plaidait en sa faveur. Aujourd'hui

encore, je ne sais pas ce que j'aurais accepté de faire pour un seul roti.

Ayant trouvé un être humain dans la même condition que moi, je lui racontai ma triste aventure. Moi non plus, je n'avais pas mangé depuis quatre jours. Ma maison était à Jullundur. Je venais de passer mes examens et je me rendais à Calcutta où je devais travailler dans l'entreprise de mon oncle. Je m'étais arrêté à Delhi pour voir la ville. Ma famille m'avait mis en garde contre les pickpockets; j'avais donc déposé mon argent, mon billet de train pour Calcutta et tous mes effets personnels dans une boîte que j'avais placée dans une chambre louée dans une auberge. J'avais fermé la porte à clef et n'avais pris avec moi que l'argent nécessaire pour acheter quelque chose à manger au marché. Quand je revins de ma promenade trois heures plus tard, tout avait disparu, la chambre avait été vidée. Je paniquai. Je ne connaissais personne à Delhi. Je n'avais nulle part où aller...

Elle se tourna vers moi, froide, désespérée, et me demanda:

— Mais alors pourquoi êtes-vous venu ici?

Elle éclata en sanglots.

Descendre l'escalier me fut encore plus pénible. Je m'assis au bas des marches pour reprendre mon souffle et me demandai: «Qu'est-ce qu'un malheureux peut offrir à un autre malheureux?»

À peine avais-je atteint la rue qu'un policier m'arrêta et me demanda sèchement:

— Fils de putain, que faisais-tu là-haut?

Je ne répondis pas. Qu'aurais-je pu dire?

— De quoi essaies-tu de te sauver? insista-t-il.

Même là, je ne pus dire un seul mot. Il reprit brutalement:

— Viens au poste. Je t'arrête en vertu de l'article 110⁵.

5. article du Code pénal concernant le vagabondage.

Qu'était l'article 110? Je n'en avais aucune idée, mais je fus forcé de me rendre au poste de police. Si je n'avais pas été arrêté, je n'aurais peut-être jamais revu ma maison.

La stature imposante de l'officier en chef me terrifia et me fit revenir à la réalité. Tremblant de la tête aux pieds, je murmurai dans un anglais impeccable:

— Monsieur, je suis innocent.

Cette seule phrase prononcée en anglais arrangea tout. Un télégramme fut envoyé chez moi et tout rentra dans l'ordre... Mais cette dernière soirée...

Voilà pourquoi je ne ressens ni mépris ni honte quand je passe par des endroits comme ceux-là...

(traduit de l'hindi par Anand et par Sylvi Belleau)

Yashpal est né en Inde en 1903. Engagé dans la lutte contre le colonialisme britannique, il est emprisonné de 1932 à 1938, puis se met à écrire des nouvelles et des romans — dont Amita et Jhutha Sach — dans lesquels il dénonce les inégalités sociales de son pays. En 1970, le gouvernement indien lui décerne le titre honorifique de Padma Buchan, pour sa contribution à la littérature nationale. Il meurt en 1976. Son œuvre est traduite en plus de quinze langues.